



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

13 | 2011

Varia

Walter SCHEIDEL (éd.), *Rome and China. Comparative Perspectives on Ancient World Empires*

Hinnerk Bruhns



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/anabases/2111>

DOI : [10.4000/anabases.2111](https://doi.org/10.4000/anabases.2111)

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

Pagination : 309-312

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Hinnerk Bruhns, « Walter SCHEIDEL (éd.), *Rome and China. Comparative Perspectives on Ancient World Empires* », *Anabases* [En ligne], 13 | 2011, mis en ligne le 01 novembre 2011, consulté le 24 août 2023.
URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2111> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.2111>

Ce document a été généré automatiquement le 24 août 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Walter SCHEIDEL (éd.), *Rome and China. Comparative Perspectives on Ancient World Empires*

Hinnerk Bruhns

RÉFÉRENCE

Walter SCHEIDEL (éd.), *Rome and China. Comparative Perspectives on Ancient World Empires*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2009, 240 p.
45 livres / ISBN 978-0-19-533690-0.

- 1 Ce livre a été conçu dans le cadre du « Stanford Ancient Chinese and Mediterranean Empires Comparative History Project » mis en place en 2005 à l'initiative de Walter Scheidel. Annoncé comme le premier d'une série consacrée à une comparaison entre la Chine et Rome, ce livre contient à la fois une introduction programmatrice de Scheidel et sept chapitres ou études de cas, dont deux de la plume du responsable du volume lui-même qui est ainsi l'auteur de presque 40 % du livre. L'histoire comparée vise ici, selon les mots de Scheidel, à identifier des processus solides (« robust processus », p. 6), définis comme des combinaisons de conditions initiales caractéristiques qui produisent des résultats particuliers. Il s'agit donc d'identifier les facteurs déterminants de ces processus et d'expliquer, d'une part, comment des contextes différents peuvent produire des résultats (ou des phénomènes) similaires et, d'autre part, comment des contextes similaires débouchent sur des résultats différents.
- 2 Le point de départ de cette enquête est l'observation d'un parallélisme et de similitudes entre les empires romain et chinois. Il s'agit d'empires de dimensions comparables, gouvernés par des empereurs déifiés résidant dans les plus grandes villes du monde, des empires structurés en un nombre comparable de districts administratifs, appuyés sur des armées de taille comparable également, exposés à des conflits entre le centre et les élites locales, à la formation d'États aux frontières, à des invasions « barbares », et

subissant un sort analogue : une partie de chacun des deux empires fut reprise par des « barbarian' successor states », l'autre préservant un régime traditionnel. La divergence de l'évolution ne se fait jour qu'à partir du VI^e siècle de notre ère : restauration cyclique de l'empire chinois, création d'un système étatique polycentrique en Europe.

- 3 Identifier à l'aide de la comparaison les facteurs qui, à partir de cette « grande convergence », ont finalement précipité, de façon dramatique, ces deux empires-jumeaux (Twin Empires) vers cette « grande divergence », voilà la problématique annoncée du livre (p. 11 *sq.*, p. 23). Mais pas de ce livre seulement, car d'autres devront suivre dans le cadre du programme de recherche sur les empires. Il faudra donc prendre en compte le caractère provisoire et incomplet de cette entreprise. En attendant la suite, on essaiera de se faire une opinion sur la base de ce premier volume. Si trois des six auteurs sont plutôt des spécialistes d'histoire ancienne, romaine (Dettenhofer, Rosenstein, Scheidel), deux autres sont des spécialistes d'histoire chinoise ou vietnamienne (Lewis et Turner), et le sixième (Bang) un spécialiste de l'économie des empires anciens. Tous apportent une réelle contribution comparative à ce volume ; il ne s'agit donc pas de juxtapositions de travaux soit sur Rome, soit sur la Chine.
- 4 Quant aux domaines abordés, l'économie obtient la part du lion, occupant plus de la moitié du livre. On ne s'en plaindra pas, vu le recul général de l'histoire économique. Cependant, le chapitre de Walter Scheidel sur les systèmes monétaires de l'empire Han et de l'empire romain, soixante-dix pages à lui seul, produit un effet de déséquilibre. La question de savoir pour quelle raison le processus de standardisation et d'unification des systèmes monétaires a débouché en Chine sur un système « of bronze coinage supplemented by uncoined precious-metal bullion » (p. 137) au contraire du système romain (économie monétaire basée sur argent et or, si l'on laisse de côté l'Égypte) demande, certes, une analyse détaillée très technique de l'histoire monétaire des deux empires. La thèse principale est, d'une part, que l'émergence de « super-États monopolistiques » favorisait certes, par l'absence de concurrence, un relâchement des contraintes métalliques, mais que dans ces systèmes hybrides les utilisateurs préservaient un sens de la valeur intrinsèque de la monnaie. D'autre part, que l'économie romaine était plus monétarisée que celle de l'empire Han, mais que la différence entre le système romain et celui des Han ne peut pas être définie en termes de systèmes de monnaie métallique et fiduciaire (p. 198). Scheidel constate que les particularités des deux systèmes se maintiennent au-delà de la fin des empires, sans toutefois préciser si, ou dans quelle mesure, les systèmes monétaires font partie des facteurs expliquant la « grande divergence ».
- 5 Peter Fibiger Bang (chap. 5 : « Commanding and Consuming the World ») analyse les rapports entre empire, négoce/commerce, marché et tribut dans l'histoire romaine et chinoise. Concevoir les deux empires comme des « tribute-producing enterprises » (p. 104) permet de mettre en évidence des similarités et des différences concernant le rôle et l'importance de la bureaucratie, le rapport entre tributs et une politique favorisant le commerce (p. 103 et 115), styles de consommation, etc. Bang émet l'intéressante hypothèse que l'alliance entre empire et élites locales, basée sur l'exploitation (corvées et tributs), renforçait la position des élites face aux paysans et les mettait en position de mobiliser des réserves de travail inexploitées jusqu'alors (p. 112), augmentant ainsi la *per capita* production. La question du non-développement

de ces empires agricoles vers l'économie capitaliste moderne (Finely, Elvin), question reprise par Bang au début de sa contribution, ne trouve cependant pas de réponse. Ici, comme ailleurs, la dimension urbaine n'est qu'à peine effleurée dans la comparaison ; pourtant, il y a un siècle déjà, Max Weber avait proposé cette approche dans la comparaison entre la Chine et l'Antiquité.

- 6 Mark Edward Lewis compare Rome et l'empire Han sous l'angle de la circulation des dons et des actions de charité (« gift circulation and charity »). La référence théorique est ici en grande partie le modèle de l'évergétisme de Paul Veyne. Attributions de rang et d'honneurs, remises de peines, dons aux pauvres, distributions de terre, dons de « dove-staffs » par l'empereur, dons d'argent et autres formes de cadeaux aux fonctionnaires et aux nobles, et finalement les sacrifices : si cette classification de différents types de dons dans l'empire Han est intéressante, elle est assez loin des phénomènes analysés par Veyne. Prudent, Lewis signale quelques différences essentielles. En premier lieu le cadre urbain pour l'évergétisme antique et le fait que celui-ci consistait à faire des dons à l'ensemble des citoyens/citadins ; il s'agissait donc de constituer un bien public lié à un espace public qui n'existait pas dans la Chine de l'époque Han, comme n'existaient pas non plus les jeux donnés par les empereurs et autres évergètes romains. L'opposition entre un modèle urbain et un modèle rural amène Lewis à relier la forme de générosité (distribution de terres et d'argent) des Han au mode de formation de l'État dans la période des « Warring States » (p. 134).
- 7 Cette période est au centre du chapitre 2 (Nathan Rosenstein : « War, State Formation and Military Institutions »). Question classique autant pour l'histoire antique que pour l'histoire moderne de l'Europe, elle est déclinée ici dans une comparaison qui intègre également la République romaine. Situations et menaces extérieures, monarchie vs. aristocratie, formation ou non d'un groupe de « fonctionnaires » professionnels de la guerre, distinct de la noblesse : ces différents niveaux de comparaison amènent l'auteur à constater la « primacy of politics over war in Roman state formation » (p. 35), contrairement au cas chinois. Si l'opposition entre les deux modèles est éclairante, on reste un peu sur sa faim quant au processus de formation de l'État. Le modèle romain d'une élite gouvernante à la fois « politique » et « militaire » aurait pu inciter à se poser la question de la pertinence de la distinction entre guerre et politique.
- 8 La contribution de Karen Turner (« Law and Punishment in the Formation of Empire ») part de l'idée du monopole de la violence légitime et pose la question de savoir de quelle manière les conceptions de « law », développées au début des empires, ont contribué à leur longévité. Turner aborde une multitude d'aspects très concrets (la peine de mort, les mutilations, la trahison, l'économie de la punition, la place différente des empereurs dans les deux systèmes etc., mais aussi les controverses intellectuelles sur le droit).
- 9 La dernière contribution à signaler ici est celle de Dettenhofer sur « Eunuchs, Women, and Imperial Courts ». Au centre se trouvent les eunuques comme « serviteurs parfaits » en Chine et à Rome. S'agissant d'un phénomène important en Chine, tardif à la cour impériale romaine, il aurait été intéressant de poser la question de savoir quelle était la véritable raison de l'introduction d'eunuques dans une cour qui ne disposait pas de harem. Comment est-on passé à l'époque de Dioclétien et de Constantin, pour certaines fonctions importantes à la cour impériale romaine, des affranchis impériaux aux eunuques ? Dettenhofer ne reprend pas l'hypothèse formulée par Keith Hopkins en 1978 (dans son livre *Conquerors and Slaves*), selon laquelle la capture du harem du roi

perse par Galère en 298 aurait conduit à une prolifération d'eunuques à Rome. Mais elle reprend son analyse fonctionnaliste : les eunuques servaient comme des « lubrifiants » (*lubricants*) pour le système ; et en raison de leur position sociale marginale liée à une caractéristique physique, la castration, ce groupe ne pouvait pas prétendre s'assimiler à l'aristocratie comme d'autres groupes l'avaient fait auparavant. Dettenhofer s'intéresse finalement moins à la comparaison des deux modèles de cour impériale qu'au caractère sexué ou asexué de l'histoire. La description concrète, plastique qu'elle donne des différents modes de castration est instructive, et le lecteur masculin apprend à son avantage que « men's identity is primarily based on their genitals » (p. 99). Contrairement à cette identité qu'on pourrait appeler autoréférentielle, celle des femmes « has traditionally been tied to their fathers, husbands and sons. » L'eunuque, ayant perdu ses organes génitaux, se trouvait dans une position analogue : dans une dépendance vis-à-vis des structures patriarcales. La limite d'une telle approche (qui n'est en rien illégitime) devient évidente quand on relit le chapitre de Keith Hopkins sur « The political power of eunuchs ». L'analyse sociologique de l'exercice du pouvoir par des eunuques à Rome, avec des renvois multiples à la Chine, l'analyse à la fois de leur dépendance absolue de l'empereur dans un système de bureaucratie patrimoniale, et de leur rôle essentiel dans la partie orientale de l'empire pour le maintien de l'autorité centrale du monarque (p. 196 : *central monarchic authority*) et pour la survie de l'empereur comme gouvernant effectif (*effective ruler*) aurait répondu parfaitement à la problématique exposée par Scheidel dans son introduction et dans le premier chapitre sur le passage de la « Great Convergence » à la « Great Divergence ».

- 10 Le contenu du livre, on le voit, est très varié. Chacune des contributions est intéressante et stimulante. Prises ensemble, elles sont quelque peu en retrait par rapport aux annonces programmatiques de Scheidel sur l'objectif de la comparaison. C'est un peu la loi du genre, et le lecteur attend de voir dans quelle direction va s'orienter la suite annoncée du programme.

AUTEURS

HINNERK BRUHNS

ehess-cnrs

bruhns@msh-paris.fr